

Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande
Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande
Band: 1 (1902)
Heft: 1-2

Artikel: Nos patois romands
Autor: Gauchat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-237011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOS PATOIS ROMANDS

Des civilisations diverses n'ont cessé, depuis les temps les plus reculés, de rouler leurs flots envahissants vers notre patrie : la civilisation latine, aujourd'hui italienne, a conquis et conquiert tous les jours par la domination de la pensée notre canton du Tessin, la civilisation gauloise, maintenant française, cherche à imposer aux cantons romands les goûts et, jusque dans ses moindres inflexions, le parler de Paris, la ville des villes, enfin la civilisation germanique ou allemande établit des rapports entre le cœur de la Suisse et les pays d'outre Rhin jusqu'aux pays scandinaves, les derniers au Nord où l'homme sent et pense. Les flots venant du Nord et du Sud se sont brisés contre les Alpes, barrière qu'ils n'ont jamais réussi à franchir définitivement. La chaîne du Jura a servi de contre-fort à la population romande. L'invasion germanique a fait halte non loin du pied de ces montagnes et des lacs de Bienne, Morat et Neuchâtel, formés par les eaux du Jura. Ce sont ainsi nos montagnes qui ont divisé nos ancêtres en leur donnant des langues si diverses. Mais les Alpes nous ont aussi unis. Grâce à une nature grandiose, mais stérile, il s'est formé sur les flancs des Alpes un peuple fort et guerrier d'agriculteurs et de pâtres. Bien qu'ils eussent de la peine à se comprendre, nos rudes ancêtres ont voulu avoir la même histoire, une histoire qui nous parle de nombreuses luttes pour l'indépendance dans le domaine

de la politique comme dans celui de l'esprit! Le fils des Alpes n'était pas fait pour être esclave!

La montagne explique ce contraste étrange du caractère à la fois national et cosmopolite des Suisses: les civilisations les plus différentes ont trouvé un écho dans nos vallées; la lutte incessante contre un sol ingrat a resserré les liens entre ces races différentes. Famille fière et paisible, dont les membres ne se ressemblent pas!

Aujourd'hui les temps ont bien changé! Les villes, qui étaient autrefois sous le joug de la campagne, exercent une tyrannie croissante. L'agriculture se retire devant l'industrie, le respect des Alpes diminue, on creuse des tunnels dans le roc le plus dur, on conduit un chemin de fer au sommet de la Jungfrau! Les barrières tombent, les diverses influences se confondent, le caractère national s'efface.

L'histoire de nos patois romands a subi le contre-coup de l'histoire nationale. Une langue qui a servi pendant deux mille ans à exprimer les pensées d'un peuple montagnard s'éteint en soixante ans! On ne peut pas s'empêcher de frémir à l'idée qu'un travail de vingt siècles puisse se perdre en si peu de temps. Car une langue représente un travail de pensée énorme. Tandis que la langue littéraire craint plutôt le néologisme, le patois le favorise, en est une source abondante et intarissable. Au moyen d'un nombre relativement restreint de suffixes, le patois s'est constamment enrichi de nouveaux dérivés. L'interjection *youp'* donne naissance au verbe *youpè* (Jura bern.) = lancer en l'air; le mot *po* (pot) engendre le diminutif *potè*, puis, le

sens diminutif de ce dernier mot s'étant affaibli avec le temps, on a formé le mot *põtatchè*, au moyen des suffixes *accus* et *ittus* (pat. neuch.). De là on est arrivé à créer le mot *põtatchnòtè* désignant un tout petit pot de rien du tout, mot formé à l'aide de quatre suffixes diminutifs, et qui donnerait, si on le traduisait en latin, la forme barbare: *potacconottittus*.¹ Le sens d'un mot peut insensiblement se rétrécir ou s'élargir, le mot *fan*, de *fames*, cesse de signifier seulement *la faim* et prend dans les patois vaudois le sens plus général d'*envie*: *l'avā° prao fan dè la maryā* = il avait beaucoup envie de l'épouser (Favrat).² On trouve des noms pour toutes sortes de choses, qui manquaient de désignation spéciale. Ainsi le gruyérien a trois mots différents pour désigner l'idée d'*abri*: *èvri* = abri contre le vent, *chòḡa* = abri contre la pluie (de

¹ Le suffixe *-ār* (du latin *-ator*, curieux reste du nominatif) sert, par exemple en gruyérien, à désigner la personne qui exerce un certain métier. Grâce à ce moyen de dérivation celui qui fait les corbeilles s'appelle *on krəbilyār*, le coutelier: *on koutalār*, l'é mouleur *lə mōlār*; ainsi on a formé les mots *lə kətalār* = fabricant de pots en terre cuite, *lə prəyār* = le prier, *lə plyòrār* = le pleurnicheur, *lə ronxlyār* = le ronfleur, etc. etc. Je connais une bonne soixantaine de ces mots en *-ār*.

² *On bōkon*, qui n'a que la signification de *morceau* dans le canton de Neuchâtel, signifie *un peu* dans les cantons de Fribourg et de Vaud: *on bōkon dè payyinsə*, *on bōkon plyə tou* = un peu plus tôt; *manèyī*, qui a dû avoir le sens plus général de *manier*, prend chez nos agriculteurs le sens spécial de «préparer la vache à donner son lait». *Ozi*, le mot pour *oiseau*, sert aussi à désigner spécialement une planche ronde montée sur quatre pieds qui reposent sur deux traverses et que nos vachers emploient au transport d'une pièce de fromage ou d'autres fardeaux.

substare, se mettre dessous) et *la tson.ma* = abri contre le soleil et les mouches. Dans le canton de Neuchâtel on rencontre un terme spécial, *la myéd'*, pour l'abri contre le soleil du midi.¹ Notons en passant que cette évolution a son côté poétique² (onomatopée, métaphores). Tout ce grand travail de dérivation, d'extension et de spécialisation a commencé à l'époque primitive de nos patois et dure toujours, par exemple dans les vallées latérales du Valais où le dialecte est encore très vivace.

Un autre travail, lent mais inconscient, est l'action des lois phonétiques ou morphologiques qui ont insensiblement changé la physionomie du latin vulgaire qui est à la base de nos dialectes. Et comme les tendances phonétiques ou habitudes de parler, les occupations et les mœurs, la façon de voir les choses, diffèrent d'un village à l'autre, plus fortement encore

¹ Notre vocabulaire étant celui d'un pays froid, qui ne connaît guère le printemps, contient beaucoup de termes relatifs à l'hiver et à ses rigueurs, comme un *nèva*, tombée de neige passagère au printemps, *la pous'* = fine poussière de neige, la *kramina* = froid intense, la *rèbuzà*, retour du froid au printemps, etc., etc. Tous ces termes n'ont pas d'équivalents directs en français.

² Ainsi la lune est appelée *la bal*, *la belle*, dans une partie du canton de Neuchâtel. Les jeunes gens sont nommés en Gruyère des *gracieux* ou des *gracieuses*. Ils se disent: *bonjour*, *gracieux*, *gracieuse*. L'eau-de-vie est appelée *fil d'archal*, *fyèrtsó*, parce qu'elle descend comme un fil de fer. On pourrait citer aussi toutes les jolies locutions qui dénotent l'esprit satirique de nos paysans: « fier comme la justice de Berne », « il fait sa Sophie », c'est-à-dire la demoiselle sage, ou, d'un ajustement porté d'une manière ridicule: « cela lui va comme un tablier à une vache »; les Genevois disent: « cela lui va comme des manchettes à un cochon ».

d'une vallée ou d'un canton à l'autre, ce grand travail s'est accompli différemment dans les diverses parties de la Suisse romande, et le latin vulgaire plus ou moins uniforme s'est transformé en une foule de patois dissemblables, à tel point que deux Vaudois, un habitant de la vallée de Joux et un Ormonnin ont de la peine à se comprendre. Rien de plus intéressant que d'étudier la façon dont nos patois rendent un groupe d'idées, par exemple *la terminologie du vigneron*, de voir le petit fonds de termes latins que nos viticulteurs ont hérité des Romains s'accroître, se doubler, se tripler, s'augmenter de termes tirés de l'allemand, etc., de sorte qu'aujourd'hui chaque patois possède environ 200 termes de vigneron, qui cependant sont si variés d'un canton à l'autre qu'on arrive à un total d'environ 550 termes pour la Suisse romande.¹

Toute cette étonnante variété de sons, de mots, de formes est destinée à périr. La langue française étend ses bras de pieuvre jusque dans nos plus hauts chalets. Comme le feu détruit en une nuit une maison qui a résisté pendant des siècles aux tempêtes les plus fortes, les patois sont supplantés en peu de temps par leur sœur plus fortunée, la langue littéraire.

Aujourd'hui le canton de Neuchâtel a complètement abandonné le patois. Il en a été l'ennemi le plus radical et en a été récompensé par la réputation qu'il s'est faite de parler le bon français. Le district de la montagne, où l'industrie horlogère s'est le mieux acclimatée, s'est plus radicalement débarrassé du dialecte,

¹ Voir à ce sujet l'intéressante étude de M. L. Gignoux dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXVI (1902).

que par exemple la contrée plutôt agricole du Val-de-Ruz. A la montagne on a vu le patois s'en aller en 40 ou 50 ans. Une génération s'est mise à parler français aux enfants. Ceux-ci, qui entendaient les vieux jacasser entre eux, comprenaient encore le patois sans le parler; pour la troisième génération le dialecte était déjà devenu intelligible, une espèce de langue secrète, dont les vieux se servaient lorsqu'ils ne voulaient pas être compris. Un jour, je m'adressais à une vieille du Val-de-Ruz en lui demandant: Savez-vous le patois? Elle me répondit: Pourquoi? Est-ce qu'il y a des oreilles de trop par ici? Voilà où en est arrivé le patois dans ce canton. Il végète dans le canton de Vaud, il est déjà fort entamé dans le canton de Genève, il perd tous les jours du terrain dans les cantons catholiques: Fribourg, Berne et le Valais. A la fin de ce nouveau siècle il n'y en aura plus trace!

Cette disparition, qui paraît subite, est préparée de longue date. Dès le XIII^e siècle, à l'époque où l'on cesse d'écrire les documents uniquement en latin, le français apparaît dans nos vallées. A part quelques rares exceptions, ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on a songé à écrire en patois. On a attendu que cette langue fût méprisée et ridicule, pour l'employer à raconter des bourdes, toutes sortes de mésaventures, où Jean-Louis joue un rôle comique. J'excepte la chanson populaire, qui partout revêt le costume du pays et qui chante en patois, surtout dans les cantons de Fribourg et de Berne, tout ce qui émeut le cœur d'un villageois ou d'une villageoise.

Nous n'avons ainsi presque pas d'anciens textes

patois et il est extrêmement difficile de reconstituer l'histoire de nos dialectes. Depuis le XIII^e siècle, la langue littéraire s'y est insensiblement infiltrée, d'abord dans les villes, ensuite à la campagne. Pendant sept siècles les patois ont réussi à absorber l'élément étranger, à se l'assimiler, si bien qu'il est souvent difficile aujourd'hui de reconnaître ces intrus d'autrefois. Ainsi la forme valaisanne *pirə* pour *père* a l'air bien patoise, mais la vieille forme *para*, qui existe encore pour désigner le mâle des animaux, et l'analogie de formes comme *féra*, prononcé aujourd'hui *fira*, nous montrent qu'il s'agit du mot français prononcé d'abord *péra* (forme qu'on retrouve dans les autres cantons), qui a dans la suite subi la loi phonétique moderne d'après laquelle *e* devient *i* dans certaines contrées du Valais. Au XIX^e siècle, le poids du français est devenu plus lourd, et le patois a cédé. Les raisons de ce phénomène sont multiples et varient selon les contrées. Les plus énergiques agents du français ont été l'instruction (les écoles), l'industrie, le service militaire, la religion protestante, en un mot la culture supérieure du XIX^e siècle, fruit du rationalisme du siècle précédent. Si Voltaire avait été un Italien, le remplacement du patois par la langue littéraire aurait peut-être commencé dans le Tessin.

Faut-il blâmer nos paysans d'avoir d'un cœur si léger oublié leur langue maternelle, la langue dans laquelle leurs parents s'étaient juré un amour éternel, l'idiome que leur mère chantait en les berçant, ces doux sons qui avaient d'abord frappé leur oreille? N'ont-ils pas échangé la langue du cœur contre la

langue de la raison? Je ne le crois pas. La langue n'est qu'un instrument. Ce n'est pas une partie organique de notre être, et celui qui échange son vieux patois contre la langue polie et châtiée de tout le monde n'est pas plus coupable que celui qui troque sa vieille charrue-de bois contre un instrument de fer, perfectionné, importé d'Amérique. Le nouvel outil est plus commode, cela en justifie assez l'emploi. Et du reste, l'ancienne charrue était dans un triste état, rongée par l'âge comme elle l'était. De même le patois ne se rend qu'après avoir épuisé ses forces dans ce combat inégal. Le patois qui s'éteint ne ressemble pas à l'arbre fruitier que le vent arrache au sol natal, mais à un vieil arbre dont le tronc est pourri et auquel la sève vitale manque. Et pourtant le dialecte ne succombe pas sans avoir grièvement blessé son adversaire. Les blessures que le français reçoit en cherchant à terrasser le patois s'appellent *provincialismes*. La langue nouvelle est prononcée d'abord d'une façon horrible, les sons patois se confondant avec les sons français. De là les *parfêtämäin*; *i vâ byintó vni*, etc. des Vaudois. Une foule de mots qui ne sont que du patois francisé, comme *une traîne* = *épidémie*, *gicler* = *faire jaillir*, etc., émaillent le discours des transfuges.¹ Il y aurait là d'intéressantes études à faire sur le choix

¹ Voici une phrase tirée de l'introduction des *Scènes vaudoises*, de M. Cérésole: « ma bonne mère vaudoise qui se piquait de savoir parler, disait à sa fille quittant le pays pour entrer en place à Paris: Eh bien, adieu!... ma Fanny... et puis... tu sais! tu ne feras pas la batoille; tu n'iras pas te cougner contre les mermites et surtout, tu tâcheras voir de parler bientôt français! »

de ces derniers rejets du dialecte, sur les mots français employés à contresens. On s'est contenté jusqu'ici de collectionner soigneusement ces expressions, dans un but pratique, afin de mettre les Suisses romands et les étrangers en garde contre l'emploi abusif de ces mots. On s'en sert aussi pour se moquer de la maladresse des nouveaux adeptes du français. En d'autres termes: on les a mis à l'index, on les couvre de honte! Honneur à M. A. Cérésolle et à nos romanciers neuchâtelois qui les emploient dans un but purement poétique.

La charrue de fer ne produit guère d'abord de résultats supérieurs à ceux de la charrue de bois. Il faut apprendre à la manier. Et plus d'un ne peut s'empêcher de contempler avec un léger soupir l'instrument qu'il a jeté avec tant d'empressement. Cet outil qui a passé de père en fils depuis tant d'années mérite-t-il le mépris avec lequel on le traite? N'a-t-il pas été le témoin de tant de scènes de famille gaies ou pénibles. N'est-il pas devenu un peu le symbole du labeur des pères, sans lequel nous ne serions pas ce que nous sommes? Mais il faut se décider, on ne peut pas employer tantôt l'une, tantôt l'autre des charrues. L'emploi de deux langues, gênante même pour des lettrés, comme cela se voit dans la Suisse allemande, est un fardeau trop lourd pour un paysan. Après une époque de tâtonnements, il réussira à mieux manier son nouvel outil et ne regrettera plus l'ancien.

Et d'ailleurs, il serait insensé de vouloir s'opposer à la marche du temps. Comme une vieille tour pittoresque mais barrant le passage, qui doit faire place à un tramway électrique, le patois devra reculer de-

vant la langue française, plus souple, plus riche, unique, compréhensible à tout le monde, plus élégante, plus noble, glorieuse d'un grand passé littéraire et destinée à un grand avenir.

Mais que les brillantes qualités de la langue littéraire ne nous fassent pas méconnaître celles du patois. On a répandu sur son compte bien des idées fausses, que je tiens à signaler brièvement. On a prétendu que le patois était incapable d'exprimer des idées s'élevant tant soit peu au-dessus des choses les plus ordinaires. Comme si nos pères n'avaient eu que des idées banales, tandis que nous, grâce au français, formerions tout à coup un peuple de sages! On peut être philosophe en patois et très vulgaire en français! Le poète provençal Mistral n'a-t-il pas traité les sujets les plus sublimes dans la langue sonore et gracieuse des Félibres! N'avons-nous pas les livres si profonds de Gotthelf, écrits en mauvais allemand et pensés tout en patois! On a dit que le patois était pauvre. Evidemment, chaque patois, pris isolément, ne peut pas être comparé à la langue littéraire. Mais l'ensemble des patois français est infiniment plus riche que le vocabulaire de l'Académie française. Si l'on dressait l'inventaire de tous les dialectes parlés des Pyrénées à la Meuse, on serait émerveillé de l'incomparable variété de termes pour les mêmes objets. Comparez le glossaire du doyen Bridel à des vocabulaires de régions limitrophes, comme le dictionnaire lyonnais de Puitspelu ou le glossaire de Bournois, par Roussey, vous serez obligé d'avouer que vous vous trouvez en présence de langues totalement diverses et à vous inconnues. Quels trésors de

termes expressifs, d'images pittoresques, de locutions bien trouvées auxquels la langue littéraire a tourné le dos avec un profond dédain! Et la plus grande partie des néologismes français ne proviennent-ils pas au fond de l'argot parisien, qui n'est pas autre chose qu'un patois toujours naissant! La plupart des modifications phonétiques de la langue française n'ont-elles pas toujours été dictées par les gamins de Paris!

Le patois est laid, a-t-on dit. Mais n'a-t-on pas toujours trouvé laid ce qu'on ne comprenait pas. Pourquoi le son *ʒ* serait-il laid en patois fribourgeois, valaisan ou genevois et beau en anglais! La phrase *io t'amo* prononcée par une Italienne sonne-t-elle vraiment moins bien que le *i t'amo* d'une fraîche et jolie fille de la Gruyère? La beauté du langage est une affaire de goût et *de gustibus non est disputandum!*

Il me serait facile de citer une foule de mots abstraits tirés du patois, pour prouver que nos paysans font souvent des distinctions logiques très fines dont ceux qui ne connaissent pas le patois ne les jugeraient pas capables.

Après avoir essayé de dire ce que le patois a été pour nos ancêtres, on me permettra de dire ce qu'il est à la science. L'homme veut savoir! Comme on retourne toujours, dans le domaine de l'art, à la maxime: *l'art pour l'art*, la science n'a pas toujours un but utile et pratique; elle se suffit à elle-même. Et cette curiosité du passé, ce besoin de comprendre est bien la principale faculté qui élève l'homme au-dessus de l'animal. Le langage humain, le véhicule de notre pensée est une des choses les plus intéres-

santes que nous puissions étudier. Une foule de questions très graves, comme celle des changements phonétiques ou des motifs du développement continu des sons, la sémantique ou le développement des significations, la filiation des langues et enfin, comme dernier but auquel tendent tous nos efforts, l'origine du langage, occupent et passionnent la philologie depuis les temps des anciens. Les méthodes d'investigation se sont beaucoup perfectionnées, surtout au XIX^e siècle, depuis que les naturalistes ont appris aux philologues à observer et à s'entourer de matériaux sûrs et complets avant de juger, mais malgré notre connaissance assez exacte de certains faits isolés, les grands problèmes attendent toujours leur solution. La science a établi un grand nombre de lois phonétiques, par exemple, mais les savants sont encore bien loin de s'accorder sur la nature et l'origine de ces lois.

L'étude des patois ou *la dialectologie* est particulièrement apte à nous ouvrir les yeux et à nous dévoiler les secrets du développement linguistique. Au fond, la seule vraie différence entre une langue littéraire et un patois est celle que la première est *parlée et écrite*, tandis qu'un dialecte *n'est que parlé*. Toutes les langues littéraires tirent leur origine *d'un patois*, généralement situé au centre du pays. En France, le dialecte de l'Île de France, qui était le parler de Paris, devenu de bonne heure la capitale du pays, a acquis dès le XII^e siècle une prépondérance notable sur les autres dialectes. Grâce à une centralisation toujours croissante, toutes les tendances d'émancipation des autres dialectes ont été repoussées avec suc-

cès, et aujourd'hui nous n'avons qu'une norme pour le bon français: le parler de la bonne société de Paris. La langue littéraire est continuellement en transformation, comme toutes choses ici-bas; on n'a qu'à comparer la langue d'Alphonse Daudet à celle de Molière, celle de Molière à celle d'un écrivain parisien du XIII^e siècle, comme Rustebeuf, pour s'en persuader. Mais le développement d'une langue littéraire est nécessairement enrayé par des *idées de correction* qui résultent de l'emploi écrit de cette langue. *La grammaire* arrête pour une certaine époque, plus ou moins longue, le mouvement linguistique, *le dictionnaire* énumère les locutions reçues et nous interdit de nous abandonner aux impulsions individuelles, aux tendances non consacrées. Par là, le mouvement est paralysé ou ralenti, de sorte que le besoin de réformer la grammaire qui se fait pourtant sentir à de longs intervalles, ne rencontre aucun écho d'abord et ne s'impose que lentement. L'écriture donne un caractère éminemment conservateur aux langues littéraires.

Il en est tout autrement du patois qui chemine à son gré, tantôt agile, tantôt hésitant, selon son tempérament ou son humeur. La langue littéraire ressemble à un canal aux eaux endormies dans leur lit d'écluses, le patois à un torrent dont les eaux suivent tous les accidents d'un terrain tantôt rapide, tantôt plat. Le patois et le français sont tous deux des produits du latin populaire, introduit en France et, peu de temps après, en Suisse, par les armes des soldats romains. Mais tandis que le français a subi toutes les influences d'une littérature puissante, les patois peuvent

être considérés comme des produits *spontanés*, comme un *développement linguistique livré à lui-même*. [Il y aura lieu de faire une restriction, comme nous verrons tout à l'heure.] On pourra donc mieux étudier les mobiles du développement linguistique en observant les dialectes vivants où nous voyons tant de lois phonétiques s'accomplir momentanément, qu'en s'arrêtant aux formes choisies et pour ainsi dire cristallisées des anciennes phases de la langue littéraire.

Celle-ci se distingue des patois en outre par le fait qu'elle est ouverte à toutes les influences étrangères. La littérature, notamment, a introduit dans la langue française une quantité de mots provençaux, latins ou grecs, allemands, anglais, etc., tandis que le patois ne s'enrichit que d'un certain nombre de termes empruntés à ses voisins ou à la langue littéraire. Nos patois romands contiennent un assez grand nombre d'expressions qui viennent des patois de la Suisse allemande, quelques rares termes italiens, et, sans être purs de tout alliage, ils représentent donc une masse plus homogène que le français. Sous ce rapport aussi, ils sont plus naturels, ils ont plus de race et leur geste est moins étudié! La dialectologie ressemble donc en quelque sorte à la *vivisection*. Le dialectologue taille dans la chair vive, il observe *des fonctions* sous sa loupe, tandis que la plupart des philologues se contentent encore d'étudier la langue des livres, dont les éléments ont la rigidité des fossiles.

Est-il nécessaire d'assurer encore que ceux qui ont cru reconnaître dans nos patois des mots hébreux, anglais, arabes, russes, allemands, etc., ont démontré

par là qu'ils n'avaient pas la moindre idée de l'origine de ces patois. Il n'y a jamais eu de colonie anglaise dans la Suisse romande, et il est impossible qu'une nation avec laquelle nous n'avons pas eu de rapports pendant dix-huit siècles, ait influencé notre vocabulaire. Je doute fort que nos Valaisans modernes lui aient demandé autre chose que des écus. Pour faire passer une étymologie, il ne suffit plus aujourd'hui de découvrir dans une langue quelconque un mot ayant une ressemblance lointaine avec un mot patois, mais il faut motiver la présence de ce mot dans nos vallées. Le mot neuchâtelois *la dréz'* pour un « *clédar* » ne vient pas de l'allemand *drehen*, comme on l'a cru, car si vraiment ce verbe avait un rapport avec le mot romand, c'est sur sa forme suisse *dräyø* qu'il faudrait se baser et non sur la forme berlinoise qui n'a rien à voir chez nous. Il n'est pas si facile de trouver une étymologie et il faut laisser ce soin à ceux qui connaissent les lois de dérivation de nos patois. La forme fribourgeoise est *dléj'*, ce qui prouve que l'ancien mot pouvait contenir une *l* au lieu d'une *r*¹. Il vaudra toujours mieux dire qu'on ne connaît pas l'origine d'un mot que de proposer des étymologies absolument fantaisistes. Il n'y a jamais eu de Grecs chez nous, les courtes apparitions d'Arabes n'ont guère pu transformer notre langue. La base de nos patois est donc essentiellement *le latin*. Il est vrai que nous sommes très peu renseignés sur la proportion qui existait entre les anciens Helvètes,

¹ La forme vaudoise est *dléz'*; comparez l'étude de M. Miloud: Un vieux mot: *delaise* dans les *Anciennetés du Pays de Vaud*, 1902, p. 187—191.

de race celtique (clairsemés probablement), et les colons romains qui s'établirent dans le pays, et nous n'avons aucune idée du nombre des Burgondes ou Francs qui l'envahirent plus tard. Cependant il est certain pour moi que la langue celtique et celle des envahisseurs germaniques ont laissé des traces dans la prononciation et dans le vocabulaire de nos patois. Mais comment trouver ces traces, puisque nous ne savons *absolument rien* de la langue de ces anciens habitants de la Suisse romande. Les trois quarts ou davantage des étymologies de nos mots patois sont décidément latines, le quatrième quart représente une masse en partie irréductible, pour laquelle nous pourrions trouver des analogies dans le bas-breton ou l'irlandais ou dans de vieux dialectes germaniques, sans pouvoir prétendre avec assurance avoir trouvé l'origine des mots en question. En tout cas, il ne faut se résoudre à chercher une étymologie dans les langues celtiques ou germaniques que lorsqu'il est bien démontré que le latin, que nous ne connaissons que bien incomplètement, ne fournit rien.

J'ai dit que l'opinion d'après laquelle les patois seraient des produits spontanés du latin vulgaire, demandait une restriction. En effet, le patois du village de *N*, dans le canton de *C*, ne vient pas en ligne directe d'une colonie romaine établie à *N*, car très peu de villages sont aussi anciens. Beaucoup d'endroits n'ont été habités que depuis le XIV^e siècle, par exemple, et leur patois doit être un rejeton d'un patois que nous ne connaissons pas, peut-être de plusieurs patois, si les premiers habitants venaient de différentes contrées. Par l'immigration, d'autres éléments linguis-

tiques sont venus dans la suite se joindre aux éléments constitutifs. Puis il ne faut pas oublier l'influence des petites villes, comme Avenches, Payerne, etc., qui se trouvaient elles-mêmes sous l'influence de villes plus grandes: Fribourg et Lausanne. On voit que l'histoire de nos patois est bien compliquée, surtout par suite de notre ignorance de la manière dont nos vallées ont été colonisées.

Malgré les influences diverses qui ont agi sur le développement de nos patois, ils représentent, pris isolément, une masse linguistique assez homogène, avec des caractères très saillants, où se reconnaît l'action de lois phonétiques ou morphologiques bien déterminées. Le philologue qui veut se faire une idée d'une loi phonétique, par exemple, ne peut pas désirer un champ d'activité, un objet d'observation plus intéressant que les patois. Non seulement les phénomènes naissent pour ainsi dire devant lui, mais à l'aide d'autres patois, moins avancés ou plus développés que celui qu'il observe, il lui est permis de reconstruire l'histoire de ces phénomènes et même jusqu'à un certain point d'en deviner l'issue.

Ainsi le groupe latin - *st* - a donné *ʃ*, un son qu'on croit être particulier à l'anglais ou au grec moderne, espagnol, etc., et qui se retrouve, dans des conditions différentes, dans nos cantons de Fribourg, Genève, Vaud et Valais, tandis que Berne et Neuchâtel ne le connaissent pas. Les mots latins *testa*, *festa*, *fenestra* se prononcent aujourd'hui dans la plupart des patois fribourgeois *tiʃa*, *fiʃa*, *fəniʃra*, mais il y a des patois, où le son *ʃ* est en pleine transformation et en

voie d'aboutir à *h*. Donc: *tiha*, *fiha*, *fənihra*, d'autres ont encore *tiɖa*, *fiɖa*, mais déjà *fənihra*, ce qui nous apprend que tous les *ɖ* ne sont pas devenus du coup *h*, mais que les mots qui présentaient une certaine combinaison de sons, comme *ɖr*, sont en avance sur les autres. Il ne serait même pas impossible qu'un patois donnât la forme *fiha* à côté de *tiɖa*, malgré la presque identité des deux mots. Un bon observateur trouvera une quantité de mots qui, grâce à leur usage très fréquent ou à d'autres raisons qui nous échappent encore, semblent seuls avoir subi une loi phonétique. Ces mots sont les avant-postes, que les balles ennemies atteignent d'abord. On peut aussi comparer les lois phonétiques à des épidémies qui commencent par la maladie d'un seul individu. Il est bien démontré aujourd'hui qu'un changement phonétique, par exemple $\mathfrak{d} = h$, n'est ni subit ni général, mais qu'il y a entre les deux étapes une période de fluctuations et d'incertitude. On ne saurait assez recommander l'étude des patois à ceux qui croient encore à l'infailibilité de ces lois. Si nous sommes encore divisés dans une question si grave, c'est qu'on s'est trop occupé jusqu'à présent des faits accomplis et trop peu des faits naissants.

Il ne faut pas croire que l'étude d'un mot patois soit moins intéressante que celle d'un mot français ou italien. Les battements du cœur d'un nègre sont-ils moins intéressants pour un physiologue que ceux du cœur d'un homme célèbre! La plus modeste fleur des champs ne peut-elle pas avoir un parfum plus exquis que les éclatants produits d'une serre!

La constatation que dans un patois le participe passé du verbe *puni* (punir) est prononcé *puni* ou *punè*, avec les féminins *punya* et *punètə*, pourrait faire penser que les patois sont des langues arbitraires, où chacun peut s'exprimer comme il veut. Mais n'avons-nous pas en français pour le futur du verbe *asseoir* les trois formes sanctionnées par l'Académie *je m'assiérai*, *je m'asseyerai* et *je m'assoirai*? Et une foule de points de la grammaire française qui nous apparaissent aujourd'hui bien arrêtés et définis, se trouvaient autrefois dans le cas du futur du verbe *asseoir* et ont coûté un grand travail de choix et de préférences, où la mode entraînait pour beaucoup et la logique pour peu! On peut avec profit étudier l'histoire de ces indécisions, des influences réciproques d'un verbe sur l'autre, etc., en ancien français, ou, tout aussi bien, dans la masse bigarrée des patois.

Une question qui ne passionne pas seulement les philologues, mais aussi tous ceux qui ont l'habitude de rechercher le pourquoi des choses, c'est l'étymologie ou origine des mots. Or, comme les mots français et les mots patois sont en grande partie des frères issus d'une mère commune, on fera bien de ne pas s'adresser seulement à celui des frères qui occupe la place la plus brillante, pour savoir quelle fut leur mère. Les autres frères, moins fortunés, peuvent avoir mieux conservé les traits et le souvenir de celle qui leur donna naissance. Ainsi maint mot patois est destiné à mettre en lumière l'origine d'un mot français dont l'étymologie est encore inconnue. Et nous n'avons qu'à feuilleter le *Dictionnaire général de la langue*

française pour nous persuader qu'il reste encore bien des problèmes à résoudre dans le domaine de l'étymologie de notre langue littéraire.

Il va sans dire que tous les patois, ceux de la Suisse française aussi bien que ceux du Midi de la France, par exemple, offrent à peu près les mêmes avantages pour l'étude des principes linguistiques. Les phénomènes sont très différents, mais le gain à en retirer pour la connaissance des causes de ces phénomènes est le même. Cependant la Suisse romande, avec ses races, ses confessions et ses occupations si diverses, présente, sur un espace restreint, plus de variété peut-être que n'importe quel autre territoire de même étendue des pays latins. Elle est particulièrement apte à nous éclairer sur la question si ardue et complexe des limites dialectales. Faut-il admettre avec M. Gaston Paris que tous les patois se fondent les uns dans les autres par des nuances insensibles, qu'en marchant dans la même direction, par exemple de Neuchâtel à Paris, on rencontrerait successivement des parlers différant très peu entre eux, de sorte que la couleur française du patois s'accentuerait de plus en plus, en proportion directe de la distance des localités du point de départ? Retrouve-t-on dans le domaine des patois le fameux *natura non facit saltum*?

Est-il vrai que les limites de $a = \begin{smallmatrix} a \\ \ddot{a} \end{smallmatrix}$ et de $a^{cons} = \begin{smallmatrix} \acute{o} \\ a \end{smallmatrix}$

ou d'autres phénomènes n'occupent pas la même aire? Et les limites des traits linguistiques ne coïncident-elles pas avec les limites politiques anciennes ou modernes? Les travaux que la Rédaction du *Glossaire*

des patois romands a entrepris en vue de l'élaboration d'un *Atlas linguistique de la Suisse romande*, où les nuances de prononciation seront représentées par des teintes, permettent de conclure à une nouvelle théorie. Le patois de *La Ferrière* (canton de Berne), par exemple, diffère foncièrement de celui du prochain village bernois *Les Bois*, tandis qu'il est presque identique avec celui de *La Brévine*, située à une bonne journée de marche de *La Ferrière*. La limite dialectale bien tranchée qui sépare *La Ferrière des Bois* est bien une ancienne limite politique, aujourd'hui confessionnelle. Grâce aux rapports continuels des habitants, les patois d'une contrée comme la montagne neuchâteloise, y compris *La Ferrière*, ont conservé un caractère uniforme, malgré certaines différences de détail; le village des Bois appartient à une autre contrée, catholique, placée sous l'influence de Porrentruy, ayant très peu de rapports avec les hérétiques de La Chaux-de-Fonds et environs et présente pour cette raison un caractère linguistique qui est décidément différent de l'autre. Beaucoup de traits sont communs aux deux groupes, comme le *tch* pour *c* latin devant *a* (*campu* = *tchan*, *thin*) entre autres, mais cela n'empêche pas qu'un grand nombre de traits divergent de part et d'autre. En reportant toutes les limites des traits linguistiques sur la même carte, on obtiendra certes un tableau d'une bigarrure étonnante, mais il sera facile de découvrir dans le réseau irrégulier de ces lignes des *faisceaux* où plusieurs lignes sont superposées ou très voisines. Ils se trouveront là où les rapports des habitants ont été moins étroits qu'ailleurs et ce manque

de rapports devra s'expliquer par l'histoire de la population, et par la configuration du terrain.

Je ne puis me permettre ici d'insister davantage sur cette question intéressante des limites dialectales et je me hâte d'arriver à la conclusion de ce petit exposé.

Quand la disparition d'un monument historique est devenue une nécessité, nous faisons tout pour en conserver au moins le souvenir aux générations futures. Nous ne laissons pas disparaître nos vieux châteaux sans les photographier pour en retenir l'image! C'est aussi pourquoi on a songé à créer le *Glossaire des patois romands*, qui n'a nullement la prétention de devenir un code, comme l'est le Dictionnaire de l'Académie française, ni même un répertoire de mots curieux et de locutions originales dont la lecture pourrait amuser les jeunes et les vieux dans les longues soirées d'hiver. Le *Glossaire* sera tout simplement l'image aussi fidèle que possible, en même temps que la pierre funéraire de nos patois romands. On y inscrira l'épithaphe: Ci-gît la langue au moyen de laquelle nos ancêtres ont exprimé leurs pensées pendant vingt siècles. Cette langue était rude et imparfaite, mais elle suffisait à leurs besoins. Aussi l'aimaient-ils et ont-ils voulu que sa tombe fût ornée d'une pierre commémorative. Des herbes de toute sorte pousseront autour de cette pierre. Les herboristes viendront en cueillir quelques échantillons, ils les examineront soigneusement, et feront peut-être quelques-unes de ces petites découvertes grâce auxquelles s'enrichit de jour en jour la science humaine.
